

psychologies

5,90 €

AGIR SUR SA VIE

août 2022

SEPTEMBRE
TOP
ventes

TEST
Quel type
d'ami.e
êtes-vous ?

DOSSIER Libérer sa sensualité

et profiter
de tous
les plaisirs

PSYCHOGÉNÉALOGIE
Analyser ses
photos de famille

Être gentil
sans se
faire avoir

**Nikos
Aliagas**

« Je crois à
la destinée »

Comment les
maîtres du polar
jouent avec
nos nerfs

Un monde sans mal
peut-il exister ?

L 14205 - 436 - F: 5,90 € - RD



Dé livré à 87df6503-f155-11e7-bc65-ecf4bbeaa84 le 4/24/2024, 7:23:06 AM

le divan

Il se méfiait de la lumière,
mais c'est elle qui est
venue le chercher. Et elle
lui va bien au teint :
depuis vingt ans, Nikos
Aliagas règne sur notre
panthéon cathodique.
Et se demande ce qu'il
fait là, jusqu'à quand,
pourquoi. Il a vu le soleil
de près, il aurait pu
s'y cramer. Aujourd'hui,
l'animateur-journaliste
passe derrière l'objectif,
pour éclairer les
autres et revenir à lui.

PROPOS RECUEILLIS
PAR GIULIA FOÏS
PHOTOS PASCAL ITO

nikos aliagas






« je crois
à la
destinée »

le
divan

a



ux murs qui s'élèvent, Nikos Aliagas préfère « les chemins qui se rejoignent ». Profondément socratique dans son rapport au monde, il interroge, écoute, confronte, dialogue toujours, et rebondit sans cesse, d'une image, d'un mot à l'autre, quitte à en inventer : l'époque et sa tentation du repli le « problématissent », dit-il... Et il éclate de rire : « C'est le drame de l'exilé ! Quand je suis en France, je pense en grec. Quand je suis en Grèce, je pense en français : résultat, je parle

une langue qui n'existe pas ! » En réalité, il en parle cinq, en plus du grec, « la langue de ma mère, la langue du ventre. Ça, ça te donne une certaine idée de la relativité des cultures, et une certaine adaptabilité : je suis chez moi partout. Une fois que le baratin et le masque social tombent, reste l'humain : au fond, on te parlera toujours de l'amour d'une mère ou de la mort d'un père. Je ne nie pas les différences, mais je crois qu'on peut tous se comprendre ».

Né en France de parents immigrés, élevé dans un quartier aussi populaire que mélangé, il se jette dans ses études de lettres en amoureux du verbe et de la pensée. On lui raconte le monde, il le restituera : il sera journaliste politique. À la radio. Mais la télé lui tend les bras, et il saute à pieds joints dans le grand bain du divertissement. Vingt ans plus tard, il est au sommet. Mais, à quelques mois de retrouver *Star Academy*, il s'autorise la photo, renouant alors avec ses rêves de gamin. Nouveau langage, même obsession : échanger. Sur ce drôle de prénom, « Nikolaus », « victoire du peuple », qui signe une destinée. Sur « le leitmotiv du retour à Ithaque », dans lequel il a été élevé. Sur les chemins qu'il a parcourus et sur les murs qu'il a fallu franchir. Sur le « voyage intérieur » qui fait de lui l'homme qu'il est, et de ce « Divan », le navire d'une Odyssée.

Quel est votre rapport au plaisir ?

N.A. : J'ai travaillé toute ma vie. Il m'a fallu beaucoup de temps pour partir en vacances sans culpabilité. Chez moi, on n'avait pas de loisirs, pas de grasse matinée : à coups de pied au cul, on était réveillés, ma sœur et moi, et on partait bosser dans l'atelier de mon père. Il était tailleur, ma mère travaillait avec lui, et pour eux, on n'était que de passage ici : il fallait pouvoir se payer le voyage du retour. Ça a joué beaucoup dans mon rapport au plaisir. Et puis, je suis né mort : j'avais une grave malformation du duodénum, on me donnait une semaine à vivre. Une jeune chirurgienne m'a sauvé, mais j'ai vécu longtemps dans la douleur. Les deux premiers mois de ma vie, je n'ai pas été en contact avec mes parents, on ne m'a enlevé mes fils qu'à 2 ans, et aujourd'hui encore, à n'importe quel moment, s'il m'arrive quoi que ce soit, tout peut s'arrêter. En permanence, je suis en survie. Alors, les petits inconvénients de la vie, je ne les vois pas. Si je chute, je me relève et je recommence. Parfois, c'est dur, mais je n'ai pas le choix : « Rien n'est plus court que l'éternité », disait en substance René Char. Moi, je pars du principe que, quand on naît, le match est déjà plié. Le reste, c'est du bonus : il faut foncer.

« depuis tout gamin, j'ai un instinct très fort qui me guide »

Le plaisir que vous ressentez aujourd'hui, dans votre vie professionnelle, peut-il aussi être lié aux conditions de votre naissance ?

N.A. : Ai-je été inconsciemment attiré par la lumière pour mettre mes bobos entre parenthèses ? Peut-être. Je crois qu'on monte sur une scène parce que là, on n'a pas mal. Parce que l'adrénaline du direct te fait oublier toutes tes douleurs, et que plus rien ne peut t'atteindre. Je l'ai compris très tôt : j'ai 6 ans, je dois lire un poème à la fête de l'école. Comme toujours, j'observe : dans la salle, il y a ce monsieur qui fume sa pipe, cette dame avec son éventail... Je les regarde, je me raconte des histoires, je prends des photos imaginaires. Et puis je monte sur l'estrade et, dans ce nuage de gens indifférents, j'attends le silence. Quand je m'entends, dans les enceintes, pour la première fois, je découvre le pouvoir de la voix. Je viens de prendre la parole, j'existe.

Vingt ans après vos débuts, ce plaisir est-il intact ?

N.A. : Oui. Parce que, même au bout de vingt ans, trente secondes avant le générique, tu te demandes ce que tu fous là et si tu vas y arriver. Chaque fois est une première fois. L'intérêt de mon métier, c'est cet état de match : un match avec soi-même, où tu vérifies sans cesse si tu peux dompter ta souffrance et tes peurs. Mais ce plaisir ne peut pas concerner que ta pomme. Au début, tu veux jouer à l'animateur, tu pousses ta voix, tu as des gestes parasites, pour montrer que tu sais. Sauf que plus tu prends, moins tu donnes. Moins tu fais. Or le plaisir, c'est justement d'apprendre un métier. De travailler, avec toute une équipe, à trouver la bonne lumière, régler la bonne entrée sur le plateau, fabriquer le bon son. Ensemble. Être dans le « faire », avec les autres. Je vis ce métier comme un artisan, comme mon père. Et comme un accompagnateur : *The Voice* ou *Star Academy*, humainement, ce sont des moments de dingue ! La première télé des candidats, l'appréhension de leur famille, les voir grandir, les recroiser sur leur

...

le divan

AUTOFOCUS

« Cette photo a été prise aux Saintes-Maries-de-la-Mer, pendant le pèlerinage gitan. J'y avais rejoint la famille de Kendji [Girac, vainqueur de *The Voice*]. Je voulais observer, j'ai tout vécu en immersion – j'ai même fini par porter la statue de sainte Sara : c'était extraordinaire. Comme le regard de cette enfant, si puissant, si fragile : elle m'a mis K.-O. Je me suis remis à la photo parce que je ne voulais pas oublier ceux qui allaient mourir. Comme si je devais les garder en vie. Et c'était un peu lourd à porter. Mes enfants m'ont appris à vivre l'instant. Depuis, je photographie aussi les plus jeunes. Toute la question étant : entre ces deux âges de la vie, qu'auras-tu fait de la tienne ? Je n'ai aucune certitude. Mais, au moins, j'aurai essayé. »



... chemin. En vingt ans, tu construis des histoires. Ça, ça ne s'émousse pas. Mon histoire avec TFI, c'est comme un flirt qui dure depuis vingt ans.

Comment s'est noué ce flirt avec TFI ?

N.A. : Ils m'ont fait confiance alors que je n'étais rien. Je présentais à l'époque le 20 heures à Athènes, je faisais des allers-retours pour tenir une chronique dans *Union libre*, sur France 2, et ma vie m'allait très bien ! Quand TFI m'appelle, je crois à une blague. Je suis journaliste politique, pas animateur, je n'ai jamais rêvé de notoriété, je suis rentré dans le métier par la petite porte, en découpant des dépêches à RFI. Bref, quand j'arrive dans le bureau d'Étienne Mougeotte,

je m'assieds au bord de ma chaise, très impressionné. Lui voit quelque chose en moi, moi pas, et il me propose d'animer *Star Ac*. À ce moment-là, personne n'y croit ; au début, ça ne marche pas ; je suis persuadé que l'émission va durer un mois, et que moi, à la télé, je ne fais que passer. Mais j'y vais quand même. C'est un pari, je veux vivre ce moment. Depuis tout gamin, j'ai un instinct très fort qui me guide. Je l'écoute, je suis très grec là-dessus : je crois à la destinée.

Vous avez animé onze saisons de *The Voice*, sans lâcher votre magazine du samedi, *50' Inside*, et vous allez reprendre les rênes de *Star Ac* : y a-t-il, chez vous, aussi, une forme de boulimie ?

N.A. : On est boulimique quand on veut avoir. Moi, les médailles, les chèques, je m'en fous. Le public ne m'appartient pas, rien ne m'appartient. Mais c'est pernicieux : si ça marche, tu peux penser que tu as les clés, alors que c'est pas ta maison. On te la prête et il faudra la rendre. La seule question qui m'intéresse, c'est : « Moi, je rendrais quoi, je transmettrais quoi ? » L'existence est faite pour expérimenter, apprendre à être, comprendre les tuiles qu'on a eues, comprendre pourquoi on a pris ce chemin-là. Je mets ma tête sur le billot, à la télé, à la radio. C'est intense, et j'ai besoin de ça, oui, mais pour honorer ceux qui m'ont précédé, et élever le mieux possible ceux qui me suivront. Je leur dois d'être à la hauteur : ce sont eux qui nous apprennent la bonne distance, qui nous rappellent que toutes ces choses qu'on croit posséder, elles n'en valent pas la peine. Moi, je laisserai tout. Je veux partir libre.

Qu'avez-vous compris du chemin que vous avez fait jusqu'ici ?

N.A. : Quand mon père était enfant, il n'avait qu'une chaussure au pied. Un jour, il a trouvé un morceau de velours dans la rue. Il s'est caressé la joue avec, et il s'est juré qu'il deviendrait tailleur. Des années après, il arrive en France avec une valise à la main et une





SON ACTU

expo photo : « regards miroirs »

Il y a l'artiste sur scène, et puis l'individu, dans sa loge. Il y a le maquillage, et puis la peau nue. Alors il y a ce regard, sur soi, dans le miroir... « Qui voyez-vous quand vous vous regardez ? » Cette question, Nikos Aliagas l'a posée à tous ceux qui se retrouvent ici exposés : Alicia Keys, JoeyStarr, Grand Corps Malade ou encore Laetitia Casta. D'une parole, en écho, à l'autre, les visages se suivent devant l'objectif, et offrent, tous ensemble, des fragments d'humanité.

À La Seine musicale, île Seguin, Boulogne-Billancourt, jusqu'au 3 novembre (laseinemusicale.com).

seule adresse. Mais celui chez qui il devait habiter était mort depuis une semaine, et il a passé ses premières nuits dehors. En mai 1968, il rencontre ma mère : elle a 19 ans, elle est infirmière et ne parle pas un mot de français. Tous les deux, ils ont bossé comme des fous, ils se sont démerdés : qu'est-ce que tu veux apprendre à un mec comme ça ? Au fond, tout ce que je fais, c'est pour lui montrer qu'il n'a pas immigré pour rien – sans qu'il me l'ait jamais demandé : il se méfiait de la lumière, il disait qu'il fallait la laisser sur le palier. Pour lui, animateur, c'était pas un métier. Quand je lui demandais : « Tu as aimé l'émission ? », il me répondait : « Le bouton de ta veste n'était pas bien fermé. » C'était un grand pudique, il ne savait pas dire qu'il était fier. Ma mère, elle, a toujours eu plus d'aisance avec les mots. Elle est incroyable : cette mère qui a failli perdre son fils et qui en a tellement souffert, celle qui est toujours incapable d'assister à une émission sans se tordre les mains de peur que je dise une connerie ou que je tombe de la scène. C'est elle qui m'a toujours dit : « Vas-y, vis. »

C'est pour eux, aussi, que vous êtes parti travailler en Grèce ?

N.A. : J'ai vécu, avec eux, la nostalgie, le *nostos* au sens homérique du terme : le manque permanent de l'ailleurs. Mes parents, avec leur accent à couper le beurre, vivaient dans ce no man's land, ce décalage constant entre le fantasme du retour et les nécessités de leur réalité. Plus le temps passe, plus l'écart entre les deux se creuse. Eux ne sont jamais repartis. Moi, ce chemin, je l'ai fait à 30 ans, et j'ai été heureux en Grèce. Mais je n'étais pas chez moi. La France, qui m'a sauvé la vie, qui m'a donné accès à la santé, à l'éducation, à tout, mon pays me manquait. Et je suis rentré. En fait, l'ailleurs ne te répare pas. Le vrai voyage, il est intérieur.

Et le vôtre vous ramène jusqu'à la photo ?

N.A. : C'est en tout cas un retour à la capacité d'émerveillement qu'on a quand on est gamin : mon père m'avait mis, le premier, un appareil photo entre les

mains, et je n'ai jamais arrêté vraiment. Mais dès la cour de l'école, comme tous les gosses, j'ai passé ma vie à vouloir devenir quelqu'un. J'ai eu un peu de chance, j'ai provoqué le reste, j'ai fait, comme tout le monde, quelques sacrifices, j'ai beaucoup bossé, et le succès est arrivé. Sauf que c'est un rouleau compresseur. À la télé, tu es là pour présenter, pas pour être. L'image déforme, ça n'est pas toi. Le piège, c'est ce malentendu : croire que tu es devenu ce que les gens voient. Quand tu le comprends, tu veux redevenir toi-même. La photo, c'est une fenêtre : quand je suis derrière l'objectif, je suis plus libre de mes mouvements, je peux dire plus de choses. Alors c'est aussi une mise à nu, et une forme d'introspection. La photo est cathartique, elle est thérapeutique, et elle est aussi une façon de renouer le lien avec l'autre : dans la rue, les gens te voient, ils font des selfies avec toi. Et ils parlent de toi, parfois comme si tu n'étais pas là, sans attendre que tu leur répondes, parce que la télé ne répond pas ! Prendre mon appareil, c'est une façon de leur dire : moi aussi, je vous vois. C'est reprendre le dialogue, et le plaisir, il est là. La photo, oui, me rend heureux.

À chaque artiste que vous photographiez, vous demandez : « Qui voyez-vous quand vous vous regardez dans le miroir. » Et vous, qui voyez-vous ?

N.A. : Je n'ai jamais été à l'aise devant un miroir, mais je n'y suis pas seul : quand je me regarde, je vois mon père. Et tous ceux qui m'ont précédé. J'essaie de comprendre pourquoi, moi, contrairement à tous les Aliagas depuis trois cents ans, je ne suis pas né au coin du feu, dans cette petite maison du village de Stamna, entre la mer et la montagne. Je n'ai pas encore la réponse. Pourquoi ai-je eu cette vie qui n'était pas la leur ? Qu'attendaient-ils de moi ? De les réparer ? De revenir ? Sans doute. Les honorer, certainement : s'ils n'avaient pas été là, je ne serais pas là. Alors, dans le miroir, je vois d'où je viens, je vois ce que je suis devenu. Ce que je suis, je ne le sais pas encore. ●